



DÉCRIRE LA VILLE CEHTL, 9

L'ÉLOGE DE LA VILLE
D'ATHÈNES À FLORENCE : SUR LES RÉSONANCES
ENTRE LE PANATHÉNAÏQUE D'AEIUS ARISTIDE ET LA
LAUDATIO FLORENTINAE URBIS DE LEONARDO BRUNI

PAR DANIELA CASO

MOTS-CLÉS : RHÉTORIQUE, HUMANISME, VILLE, LEONARDO
BRUNI, FLORENCE

Résumé : L'éloge de Florence écrit par le chancelier de la ville Leonardo Bruni entretient des rapports instructifs avec ses modèles classiques, en particulier avec le panégyrique d'Athènes d'Aelius Aristide, connu par l'humaniste. L'analyse conjointe des deux textes permet de mettre en valeur les particularités des stratégies de description humanistes de la ville.

Abstract : The panegyric of Florence written by the chancellor of the town, Leonardo Bruni nourish instructive relations with its classical models, especially with the panegyric of Athens by Aelius Aristide, known by the humanist. The conjoint analysis of the two works allows to highlight the strategical particularities of humanist descriptions of the town.

Pour citer cet article :

– Caso Daniela, « L'éloge de la ville d'athènes à Florence : sur les résonances entre le *Panathénaïque* d'Aelius Aristide et la *Laudatio florentinae urbis* de Leonardo Bruni », dans *Décrire la ville*, CEHTL, 9, Paris, Lamop, 2016 (1ère éd. en ligne 2017).

ISSN : 2261-3331.

Cet article est sous licence [Creative Commons 2.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/) BY-NC-ND. Vous devez citer le nom de l'auteur original de la manière indiquée par l'auteur de l'œuvre ou le titulaire des droits qui vous confère cette autorisation. Vous n'avez pas le droit d'utiliser cette création à des fins commerciales. Vous n'avez pas le droit de modifier, de transformer ou d'adapter cette création.

*L'éloge de la ville d'Athènes à Florence : sur les
résonances entre le Panathénaïque d'Aelius Aristide
et la Laudatio Florentinae urbis de Leonardo
Bruni*

DANIELA CASO (chercheuse associée, Universités de
Strasbourg et de Turin)

D'après John Kenneth Hyde, qui dans sa contribution « Medieval Description of Cities »¹ fournit une longue liste de descriptions médiévales de ville, la *Laudatio Florentinae urbis* de Leonardo Bruni, chancelier de la République de Florence de 1427 jusqu'à sa mort, constitue la première vraie *descriptio* inspirée par des valeurs humanistes et représente donc une réelle prise de distance par rapport à toute la littérature antérieure relative au même genre. Bien que les œuvres de deux auteurs médiévaux comme Bonvesin de la Riva, auteur du *De Magnalibus Urbis Mediolani*², et Giovanni Villani, qui composa une description de Florence³, se distinguent par la remarquable richesse de détails et par un style de haute qualité

¹ John K. Hyde, « Medieval Description of Cities », *Bulletin of the John Rylands Library*, 48, 1965-1966, p. 308-340.

² Francesco Novati (éd.), « Bonvesin de la Riva, *De Magnalibus Urbis Mediolani*, *Bollettino dell'Istituto Storico Italiano*, 20, 1898.

³ Giovanni Villani, *Cronica*, 7 vol., éd. Ignazio Moutier, Florence 1823, vol. 6, XI, 91-94, p. 177-188.

par rapport à des travaux similaires composés précédemment, il manque à leurs textes l'écart nécessaire pour qu'ils puissent être considérés comme des compositions humanistes. La raison est la suivante : Hyde, toujours, reconnaît dans l'emploi des sources classiques à la fois le motif de la rupture opérée par l'éloge de Bruni par rapport aux descriptions précédentes et la cause de la réussite de l'œuvre du chancelier, originale et innovatrice par sa texture stylistique et rhétorique. En y regardant de plus près, la *Laudatio* a son modèle dans un discours grec : le *Panathénaïque* d'Aelius Aristide⁴, orateur né à Adriani, l'actuelle Balikesir en Turquie, qui vécut au II^e siècle après Jésus-Christ. De fait, Bruni dans une lettre à l'archevêque de Milan Francesco Pizolpasso explique combien son discours dépend de l'œuvre d'Aristide⁵ :

Equidem pari quoque adolescentia Laudationem illam scripsi, sed tamen in ea ipsa iuvenili laudatione permulta reperientur a me tractata fuisse quae lector aequus et diligens, ut leniter dixerim, non aspernetur. Non enim temere neque leviter id opus aggressi sumus, neque vagi aut incerti per semitas nobis incognitas, peregrinantium more nostro ipsi arbitrato processimus, sed duces itineris totiusque laudandi progressus certum indubitatumque habuimus Aristidem, celebrem apud Graecos oratorem, eloquentissimum hominem, cuius extat oratio pulcherrima De laudibus Athenarum. Illius sermo tanquam magister michi fuit; conatus vero imitandi tanquam ludus exercitatioque adolescentiae.

Pour ma part, j'ai moi aussi écrit cet *Éloge* au même âge, mais cependant, dans cet *Éloge* de jeunesse justement, on

⁴ Pour l'œuvre d'Aelius Aristide voir *P. Aelii Aristidis opera quae extant omnia*. Volumen primum, orationes I-XVI complectens. Orationes I et V-XVI edidit Fridericus W. Lenz †, praefationem conscripsit et orationes I, III, IV edidit Carolus A. Behr, Leiden 1976-1980.

⁵ Les sources grecques de Bruni ne se limitent pas au *Panathénaïque*, mais elles comprennent aussi l'*Éloge de Rome*, toujours d'Aelius Aristide, les traités rhétoriques de Ménandre le Rhéteur et les *Progymnasmata* d'Hermogène. Voir à ce propos Laurence Bernard-Pradelle, « L'influence de la Seconde Sophistique sur la *Laudatio Florentinae urbis* de Leonardo Bruni », *Rhetorica : A Journal of the History of Rhetoric*, 18/4, 2000, p. 355-387.

trouvera que j'ai traité bien des choses qu'un lecteur équitable et consciencieux, pour parler calmement, ne devrait pas mépriser. En effet nous ne nous sommes pas lancés dans cet ouvrage à l'aveuglette ni à la légère et nous n'avons pas avancé dans le vague ou dans l'incertitude à travers des sentiers inconnus de moi, en touriste qui ne suit que son inspiration, mais nous avons pris pour guide de notre route et de toute la progression de notre éloge un homme sûr et incontestable, en la personne très éloquente d'Aristide, orateur célèbre chez les Grecs, dont il reste le magnifique discours sur l'*Éloge d'Athènes*. Son style fut pour moi comme un maître : quant à l'effort d'imitation, ce fut comme un jeu et un exercice de jeunesse⁶.

Bien que Bruni parle de l'acte d'imitation comme *ludus exercitatioque adolescentiae*, l'œuvre d'Aristide a en réalité offert au chancelier plus qu'un simple passe-temps rhétorique et nous allons voir pourquoi. Mais tout d'abord, il nous faut préciser comment Bruni est entré en contact avec le discours d'Aristide et surtout grâce à qui.

En 1397, Coluccio Salutati, alors chancelier de la République de Florence, appela dans la ville toscane le grand érudit byzantin Manuel Chrysoloras pour lui confier la première chaire publique de grec⁷. À cette époque, selon de nombreux spécialistes, débute le « vrai » Humanisme, entendu comme une période de redécouverte de la civilisation et de la langue grecque à travers la lecture de textes dont on avait perdu toute mémoire en Europe occidentale. Parmi les textes apportés en Italie par Chrysoloras, se trouvait certainement un corpus de discours d'Aristide, puisqu'un autre de ses élèves les plus fidèles, contemporain de Leonardo Bruni, Cencio de Rustici, s'entraîna à traduire un hymne en prose

⁶ Leonardo Bruni, *Lettres familières*, éd. et trad. Laurence Bernard-Pradelle, 2 vol., Montpellier 2014, t. 2, p. 321.

⁷ Voir Giuseppe Cammelli, *I dotti bizantini e le origini dell'umanesimo*, I, *Manuele Crisolora*, Florence 1941.

d'Aristide, le *Dionysos*, à l'occasion du fameux Concile de Constance, sous l'influence de son célèbre maître⁸.

Nous savons également que Manuel Chrysoloras structurait ses cours de grec non seulement sur la base des traductions des classiques grecs, mais aussi en encourageant à l'élaboration d'éloges originaux. On peut donc imaginer que la rédaction de la *Laudatio* s'inscrivait dans ce type d'exercices ; Bruni ne s'essaya d'ailleurs pas à une traduction du grec au latin humaniste, mais il utilisa le discours d'Aristide pour en tirer des *topoi* importants et surtout, comme l'a noté Antonio Santosuosso, pour donner une structure rationnelle à sa description de Florence⁹. D'une manière générale, nous pouvons dire que, en fait, la plus grande contribution d'Aristide pour l'Occident réside dans le fait d'avoir fourni à des œuvres encomiastiques, comme la *Laudatio*, un squelette rhétorique inimaginable auparavant, comme les descriptions de ville de l'époque précédente le démontrent. Au-delà de l'inspiration certaine du *Panathénaique*, bien mise en évidence par la récente édition de Stefano Baldassarri qui a accompagné le texte de la *Laudatio* d'un appareil critique qui contient les points précis où Aristide est invoqué¹⁰, il est nécessaire d'établir des distinctions et d'analyser les parallèles entre les deux textes, pour montrer une fois de plus comment la réception d'Aristide ne fut pas seulement de nature rhétorique, mais aussi conceptuelle.

⁸ À propos de cette traduction voir Stefano Martinelli Tempesta, *Un nuovo codice di Bartolomeo da Montepulciano: Wroc. Ms. Akc. 1949/60, Acme : annali della Facoltà di lettere e filosofia dell'Università degli studi di Milano*, 48, 1995, p. 27-45.

⁹ Antonio Santosuosso, « Leonardo Bruni revisited : a Reassessment of Hans Baron's Thesis on the Influence of the Classics in the *Laudatio Florentinae Urbis* », dans J. K. Rowe (dir.), *Aspects of Late Medieval Government and Society*, Toronto et Londres, University of Toronto Press, 1986, p. 25-51.

¹⁰ Leonardo Bruni, *Laudatio Florentinae Urbis*, éd. Stefano U. Baldassarri, Florence, SISMELE, 2000.

Quelques mots, tout d'abord, sur Aelius Aristide. Il est considéré comme l'un des membres les plus éminents de la seconde sophistique, mouvement culturel de nature rhétorique et oratoire qui a connu son apogée au II^e siècle après Jésus-Christ en Grèce. Il représenta aussi l'un des modèles les plus importants de la prose grecque jusqu'à la chute de Byzance ; de plus, il fut membre de l'élite politique et culturelle de l'Asie à l'époque antonine, en accomplissant un important travail de médiation entre les Grecs, en particulier ceux de l'Asie, et l'Empire romain¹¹. Il composa de nombreux discours : un corpus de cinquante-trois discours, transmis par deux-cent cinquante manuscrits, nous est parvenu. On peut donc déduire qu'il fut un auteur prolifique, notamment de discours appartenant au genre épideictique, c'est-à-dire des éloges. L'un d'eux est le *Panathénaïque*, discours qui représente le plus long panégyrique d'Athènes en notre possession (il se compose en effet de plus de quatre-cent paragraphes), récité publiquement le jour de la fête des Panathénées. Si le cadre temporel est encore incertain, bien que la plupart des chercheurs soient d'accord pour le dater de l'époque d'Antonin le Pieux¹², nous pouvons avoir une idée plus précise du scénario dans lequel Aristide a pu le déclamer. Il est situé en effet dans l'Athènes revalorisée par l'empereur Hadrien, riche en monuments et lieux publics renouvelés et embellis à la fois par les empereurs philhellènes, comme Antonin le Pieux et par de riches et cultivés évergètes comme Hérode Atticus, qui fut un autre représentant célèbre de la seconde sophistique (en tant que tel il encouragea le développement d'une nouvelle école de rhétorique). Ce fut précisément Hérode Atticus qui grâce à sa fonction de consul

¹¹ Voir sur ce sujet Vito A. Sirago, « La seconda sofistica come espressione culturale della classe dirigente del II sec. », *ANRW*, II, 3/1, 1989, p. 36-78 ; S. Nicosia, « La Seconda Sofistica », dans Giuseppe Cambiano, Laura Canfora et Diego Lanza (dir.), *Lo spazio letterario della Grecia antica*, I, *La produzione e la circolazione del testo*, Rome, Salerno, 1994, t. 3, p. 85-116.

¹² Voir Estelle Oudot, « L'Athènes primitive sous l'empire romain », *Anabases*, 3, 2006, p. 9, n. 4.

fit construire le célèbre Odeon à Athènes. Il faut donc imaginer qu'Aristide prononça son discours dans ce contexte architectural et culturel, en présence des citoyens réunis pour une fête solennelle, celle des Panathénées, mais aussi des autorités romaines, qui d'un côté laissaient aux villes grecques le droit à l'autonomie gouvernementale, mais de l'autre veillaient toujours à ce que la puissance impériale ne soit pas remise en question. Le Panathénaïque se traduit donc par une célébration d'Athènes, de son territoire, de ses habitants, de ses entreprises et de sa culture, mais aussi d'une ville qui n'a atteint le sommet du bonheur et de la sécurité, comme nous le verrons plus loin, que sous la domination universelle de Rome.

Avant d'étudier les comparaisons précises entre le *Panathénaïque* et la *Laudatio*, il est utile de s'arrêter davantage sur la figure de Leonardo Bruni, pour mieux comprendre le contexte historique, politique et culturel dans lequel il travailla, ses modèles et l'occasion de composition de son éloge de Florence.

Nous avons déjà mentionné l'important rôle politique joué par l'humaniste d'Arezzo : en fait, il fut chancelier dans une ère de paix renouvelée de la ville de Florence et il put donc profiter d'un climat de grande floraison des arts et de la culture, qu'il ne manque pas d'évoquer, comme nous le verrons, dans son éloge. Au cours du XIV^e siècle, le pouvoir passa dans les mains du « peuple gras », composé par les familles florentines les plus importantes de la haute bourgeoisie. Le « peuple menu », à travers des nombreuses réclamations – il suffit de se rappeler la révolte des Ciompi en 1378 –, essaya de faire valoir son droit de participer à la vie publique et d'avoir un rôle dans la politique locale, mais toutes les tentatives furent réprimées avec violence, pour laisser ensuite la place à un système républicain oligarchique, où le gouvernement de la ville tomba dans les mains des familles les plus importantes, dont, à la fin du XIV^e siècle, celles des Albizzi. À la fin du XIV^e siècle, Florence entama une

politique d'expansion, en essayant d'élargir ses frontières à toute la région, mais elle ne réussit qu'à soumettre Arezzo, Prato et Pistoia, puis se retira dans des positions défensives pour répondre à la sérieuse menace du duc de Milan Gian Galeazzo Visconti, qui mourut en 1402 et laissa ses domaines à son fils Filippo Maria Visconti. Leonardo Bruni conçut et mit à exécution la rédaction de la *Laudatio* à la fin de la guerre menée contre Milan en 1402, en célébrant ainsi le programme de l'oligarchie des Albizzi récemment victorieuse à Florence. Le jeune auteur d'Arezzo soutenait ouvertement ce groupe de pouvoir, ce qui apparaît bien dans certains passages de sa louange qui célèbrent une constitution de nature oligarchique et un mépris pour toute forme de gouvernement populaire, qu'il considère comme une véritable « ochlocratie »¹³. Pour cette raison, on peut dire que la rhétorique et la politique sont étroitement liées dans la *Laudatio*, exactement comme dans le discours d'Aristide.

Les aspects que nous nous proposons de faire ressortir d'une comparaison entre les deux textes, au-delà de la structure similaire qui a déjà été mise en évidence par Clémence Revest¹⁴, sont les suivants : la mise en œuvre rhétorique différente en raison de la différence des destinataires du discours, les moyens par lesquels les auteurs tentent de faire ressortir le caractère des deux peuples à travers les mots, les points de vue respectifs concernant la

¹³ Voir *infra* p. 19-20 Pour les idées politiques de Bruni voir Patrick Gilli, « Le discours politique florentin à la Renaissance : autour de l'« humanisme civique » », dans Jean Boutier, Sandro Landi et Olivier Rouchon, (dir.), *Florence et la Toscane, XIV^e-XIX^e siècles. Les dynamiques d'un État italien*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 323-343 ; John Najemy, « Civic Humanism and Florentine Politics », dans James Hankins (dir.), *Renaissance Civic Humanism : Reappraisals and Reflections*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 75-104 ; James Hankins, « Rhetoric, History and Ideology : the Civic Panegyrics of Leonardo Bruni », dans *ibid.*, p. 143-178.

¹⁴ Clémence Revest, « Les enjeux de la transmission aux origines de l'humanisme : l'exemple de l'*Éloge de la ville de Florence* de Leonardo Bruni », *Questes*, 11, 2007, p. 7-16.

propagande politique et leurs éventuelles limites. Cette comparaison servira à démontrer que Brunni n'a pas seulement utilisé le texte d'Aristide comme source de motifs stylistiques, mais aussi afin de codifier au mieux une pensée politique applicable à sa réalité contemporaine.

Il est possible de détecter une première divergence importante entre le discours d'Aristide et la louange de Brunni : cette dernière ne fut pas composée pour être déclamée publiquement, mais seulement pour circuler dans les milieux les plus savants et les Seigneuries les plus puissantes de l'époque, en particulier au nord de l'Italie et auprès de la curie papale. En 1405-1406, Pier Paolo Vergerio, célèbre camarade d'études de Brunni, avait entrepris la composition d'un éloge de Florence ; une trentaine d'années plus tard, Pier Candido Decembrio écrivit le *De laudibus Mediolanensium urbis panegyricus*, en compétition ouverte avec l'œuvre de Brunni, et en 1438 Enea Silvio Piccolomini utilisa la *Laudatio* comme modèle pour son portrait littéraire de Bâle. Nous savons aussi que le texte de Brunni traversa les frontières italiennes : il fut utilisé comme archétype par Thomas Chaundler pour l'éloge de la ville épiscopale de Wells¹⁵. Ces cas de réception montrent que la circulation du discours de Brunni, tout comme sa composition, fut destinée uniquement à la lecture¹⁶ ; cet aspect le distingue du *Panathénaïque*, oraison marquée par une grande élaboration littéraire mais récitée devant les citoyens réunis pour une fête solennelle. C'est la raison pour laquelle le *Panathénaïque* contient davantage de passages « métarhétoriques », dans lesquels l'auteur se défend contre de possibles attaques, justifie le choix des sujets contenus dans le discours et réfléchit sur les modalités de composition et d'organisation, comme dans le passage suivant, où Aristide défend le large emploi des digressions :

¹⁵ Antonio Santosuosso, « Leonardo Brunni revisited », art. cité, p. 47.

¹⁶ Sur la réception de la *Laudatio* et sa tradition manuscrite voir James Hankins, « Rhetoric, History and Ideology », art. cité, p. 147-151.

μηδεις δε ἡμᾶς ἡγείσθω πέρα τοῦ δέοντος διατρίβειν μηδ' ἐπ' ἐξεργασμένοις ἀναλαμβάνειν, ἀλλὰ σκοπείσθω τὴν χρεῖαν ὅση καὶ τὴν ἐκάστου τοῦ λόγου πρόφασιν καὶ ποῖ φέρει. κἂν οὕτως σκοπῆ, πολλὰ μὲν εἶναι δόξει τὰ λεγόμενα, ἕκαστον δ' εἰσάπαξ εἰρησθαι, καὶ τῆ μὲν ἀνάγκη ἐφάμιλλα πάντα, ὥστε μηδὲν εἶναι παραλιπεῖν ἀτιμάσαντα, τῆ τάξει δ' ἐτέρως οὐκ ἐγχωροῦντα συμβῆναι, τὸ δὲ αἰεὶ παρενεγκὸν τῆς συνεχείας ὄν καὶ τῆς ἀκολουθίας εἴσεται. (§ 151)

Que personne n'aïlle penser que nous nous attardons plus qu'il n'est nécessaire ni que nous reprenons un travail déjà accompli ; que l'on considère au contraire la grande utilité, le motif et la visée de chaque argument. Et si l'on procède à cet examen, on trouvera que la matière du discours est abondante, que chaque élément n'a été dit qu'une seule fois et que tous nécessairement rivalisent entre eux, au point qu'on ne peut en laisser aucun sans l'honorer, et que l'on ne peut tomber d'accord avec un plan différent. On comprendra que chaque digression relève en fait de la cohérence et de la continuité¹⁷.

L'imitation du modèle à cet égard est, pour Bruni, réduite à quelques passages, comme dans *l'incipit*, dans lequel les deux auteurs, selon une tradition rhétorique bien établie, assument ouvertement la tâche de louer leurs villes :

Arist. (§ 3)	Bruni (§ 2)
μηδεῖς δε ὑμῶν, ὃ νῦν τε παρόντες τοῖς λόγοις καὶ χρόνῳ συνεσόμενοι, μηδεμίαν προπέτειαν μηδὲ εὐήθειαν καταγνῶ τοῦ παντός ἐγχειρήματος, εἰ μήτε προστησάμενοι σχῆμα φαυλότερον τοῦ λόγου μήτε ἄ	<i>Admirabilis quidem est huius urbis prestantia et quam nullius eloquentia adaequare possit. Sed nonnullos et graves et bonos viros etiam de ipso Deo videmus locutos, cuius glorie ac magnitudinis ne ad minimam quidem partem quamvis eloquentissimi hominis aspirat oratio ; nec deterrentur tamen ob eiusmodi</i>

¹⁷ La traduction est d'Estelle Oudot : « Le *Panathénaïque* d'Aelius Aristide (or. 1) : les voies et les enjeux d'une nouvelle histoire d'Athènes », dans Laurent Pernot, Giancarlo Abbamonte et Mario Lamagna (dir.), avec l'assistance de Maria C. Alvino, *Aelius Aristide écrivain*, Turnhout, Brepols, p. 23-58, p. 23-24.

<p>πολλὰ καὶ ἐργώδη τῷ λόγῳ πρόσσεσι δεισαντες ὑπέστημεν ἐκ τοῦ φανεροῦ τοσοῦτον ἀγῶνα.</p>	<p><i>excessum quominus, quantum anniti queunt, de tam immensa magnitudine loquantur.</i></p>
<p>Que personne d’entre vous, qui assistez en ce moment à mon discours ou en prendrez connaissance plus tard, ne condamne la précipitation ou la naïveté de toute l’entreprise, s’il est vrai que, loin de nous retrancher derrière une forme rhétorique plus ordinaire, loin de redouter le nombre de difficultés inhérentes à ce discours, nous avons assumé ouvertement une telle épreuve.</p>	<p>Certes on ne peut qu’admirer la supériorité de cette ville qu’aucune éloquence ne saurait égaler. Mais nous voyons que des hommes sérieux et honnêtes sont allés jusqu’à parler de Dieu même, dont la plus petite parcelle de gloire et de grandeur n’est même pas effleurée par le discours de l’homme le plus éloquent qui soit ; et pourtant une pareille disproportion ne les détourne pas de parler, dans la limite de leurs possibilités, d’une grandeur aussi démesurée¹⁸.</p>

Par la *captatio benevolentiae* de leurs publics respectifs, les deux orateurs revendiquent avec fierté le courage d’avoir entrepris un travail aussi difficile que celui de louer deux villes si célèbres pour les innombrables mérites accumulés et les incroyables actions accomplies. Aristide, conscient de rivaliser de manière rhétorique avec d’éminents prédécesseurs – du genre historiographique comme du genre épideictique (surtout Thucydide avec son *Épitaque* de Périclès et le *Panegyrique* d’Isocrate) – blâme plus loin ceux qui se sont essayés à un tel travail avant lui, parce qu’ils n’ont pas été capables de couvrir avec leur mots un éloge total de la ville.

À plusieurs reprises, l’orateur oriental exprime sa fierté devant l’entreprise accomplie, tandis que Bruni évoque ce sentiment avec moins d’emphase, comme on peut le remarquer dans les deux passages que nous venons de comparer. Comme nous l’avons dit, l’une des raisons du

¹⁸ Voir *Leonardo Bruni Aretino : histoire, éloquence et poésie à Florence au début du Quattrocento*, textes choisis, édités et traduits par Laurence Bernard-Pradelle, Paris, Honoré Champion, 2008, p. 205-301.

manque de réflexions et de références à l'organisation interne du discours chez Bruni réside dans le fait qu'il a été composé pour un public de lecteurs, alors qu'Aristide revient souvent sur ses choix rhétoriques, sur la mise en place et sur la sélection des faits pour justifier, en bon orateur de la Seconde sophistique, sa façon de traiter une matière si large devant un public qui s'était rassemblé en grand nombre pour les Panathénées. L'autre raison de cette fierté ostentatoire réside dans la nécessité, de la part d'Aristide, de se distinguer par rapport à une tradition consolidée et bien connue de louanges d'Athènes, nécessité que, de toute évidence, Bruni ne ressent pas, simplement parce qu'il n'est pas en concurrence avec des auteurs de louanges précédentes de Florence. Au contraire, il se sent redevable envers les auteurs anciens, qui lui fournissent des *exempla* et des schémas théoriques et conceptuels.

Un autre élément du récit commun aux deux œuvres est lié au deuxième aspect que nous allons mettre en relief, la définition du caractère des deux peuples à travers les mots : Aristide et Bruni omettent tous deux sciemment de raconter les entreprises de personnages individuels célèbres. Chez Aristide nous trouvons mentionnées quelques figures célèbres de l'histoire d'Athènes (Thémistocle, Conon), mais pour l'orateur il s'agit de cas isolés qui ne servent qu'à combler les lacunes de l'éloge funèbre¹⁹ ; chez Bruni nous ne trouvons aucun nom d'homme de Florence ou d'autres personnages de l'histoire récente mentionnés directement. Même Gian Galeazzo Visconti, l'*hostis* par excellence de la ville de Florence, n'est pas appelé par son nom mais par le surnom de *ligustinus*, étant donné que ses territoires s'étendaient jusqu'à la Ligurie à cette époque, mais peut-être aussi parce que le terme Ligurie qualifiait une partie de la Lombardie occidentale à l'époque romaine (*An quisquam tam absurdus ingenio aut tam a vero devius reperiri poterit qui non fateatur universam Italiam in*

¹⁹ Voir Estelle Oudot, « Le Panathénaique », art. cité, p. 30, n. 35.

*potestatem ligustini hostis perventuram fuisse, nisi hec una urbs suis viribus suoque consilio contra illius potentiam restitisset ?*²⁰). Les deux œuvres racontent donc l'histoire d'une communauté parce que l'intérêt est précisément de faire ressortir les qualités d'un peuple entier, plutôt que des personnes individuelles. De ce point de vue Aristide respecte la tradition des discours funéraires grecs et Bruni suit la même ligne historiographique que le Caton des Origines, œuvre de base du genre de l'historiographie à Rome, en se détachant de l'exposition des faits choisie par l'historien d'époque impériale Tite Live. Ce choix, nous verrons plus loin, n'est pas arbitraire.

Un autre aspect très important, qui a été bien souligné pour le *Panathénaïque* par Estelle Oudot²¹, mais qui n'a pas été encore mis en évidence dans le discours de Bruni, concerne le but commun aux deux discours de faire ressortir l'ethos, à savoir le caractère des deux populations. Dans le panégyrique d'Aristide, le récit de tous les événements, des entreprises et des conquêtes de l'histoire d'Athènes vise à mettre en évidence l'essence même de l'hellénité inhérente aux Athéniens et cela se produit de différentes manières, dont l'une, que l'on peut rencontrer à la fois chez Aristide et chez Bruni, se caractérise par une présence du paysage et des caractéristiques physiques des lieux où les deux villes se trouvent comme reflets des qualités des citoyens. La description du paysage est située dans le début du discours pour les deux auteurs²². Voici quelques exemples :

Arist. (§§ 8-9)	Bruni
ἡ γὰρ τῆς χώρας ἡμῖν φύσις τῇ φύσει τῶν ἀνδρῶν συμβαίνουσα φανήσεται. (§ 8)	<i>Principio igitur, quod prudentie maxime est, nichil ad ostentationem facere nec periculosam et inanem iactantiam sequi potius quam tranquillam stabilemque commoditatem, hoc Florentiam quidem cernimus observasse. Neque enim summis</i>
On verra que la nature de notre pays répond à la nature de ses	

²⁰ Leonardo Bruni, *Laudatio*, *op. cit.*, p. 28, § 70.

²¹ Estelle Oudot, « Le *Panathénaïque* », art. cité, p. 29-30.

²² Voir Clémence Revest, « Les enjeux de la transmission », art. cité, p. 11.

<p>habitants.</p> <p>οἱ τε γὰρ οἰκήσαντες αἰεὶ τὴν χώραν ἐναργῆ καὶ θαυμαστὰ τῆς αὐτῶν ἐπιεικειᾶς σημεῖα ἐξήνεγκαν ἐν παντὶ τῷ παρασχόντι, τὰ μὲν ἦν οὕτωςί τις ἂν εἴποι φιλανθρωπίαν ἐπιδεικνύμενοι τῇ τῶν τρόπων πραότητι καὶ ταῖς ὁμιλίαις [...], τὰ δ' ἐν ταῖς χρεῖαις καὶ τοῖς κινδύνοις ἐν προβόλου μοίρᾳ τοῖς Ἑλλησι τεταγμένοι. (§ 9)</p> <p>Ceux qui ont toujours administré cette terre ont toujours apporté des signes clairs et admirables de leur propre justice dans chaque occasion, à la fois en montrant ainsi ce qu'on pourrait appeler philanthropie avec la politesse des manières et des relations [...], et en se rangeant comme un rempart pour les Grecs en cas de danger et de besoin.</p> <p>μάλα ἐναργῆς συμβαλεῖν ὅτι τῆς Ἑλλάδος ἐστὶν ἔρμα ὑπὸ τῶν κρειττόνων πεποιημένον καὶ μόνη ταύτη κατὰ φύσιν ἐστὶν ἡγεῖσθαι τοῦ γένους. εἶτα καὶ τῆς φιλανθρωπίας ὡσπερὶ σύμβολον ἐκφέρει. (§ 9)</p> <p>On peut bien visiblement déduire (d'un tel paysage) que les dieux ont</p>	<p><i>in montibus collocata est ut inde se preclare ostentare posset, nec rursus in latissimo camporum equore ut quoquo versus esset aperta. Prudentissime quidem utrunque et optimo consilio ab hac urbe factum (...). Has igitur incommoditates fugiens, prudentissima urbs eo in loco posita... (§ 5)</i></p> <p>Commençons donc par ce qui relève avant tout de la prudence : ne rien faire pour la montre et ne pas rechercher une ostentation dangereuse et vaine plutôt qu'un confort tranquille et stable : voilà de fait ce que Florence a observé, comme nous pouvons le voir. Et en effet elle n'a pas été placée sur les sommets d'une colline de manière à pouvoir se montrer dans toute sa gloire, ni au contraire dans une plaine très large et très étendue pour être à découvert de tous côtés. Mais avec beaucoup de prudence et une admirable intelligence cette ville a adopté l'une et l'autre situation (...) Cherchant donc à fuir ces inconvenients, selon beaucoup de prudence la ville fut établie en un endroit...</p> <p><i>Que enim, Deus immortalis, domorum instructiones, que ornamenta! Quam magnus edificatorum animus in his instructionibus cernitur, quam magne eorum qui inhabitant delitie ! Inter cetera tamen urbis edificia augustiori quadam amplitudine ac magnificentia prestant sacra templa atque delubra... (§10)</i></p> <p>Dieu, comme les palais sont beaux et bien construits ! Comme on</p>
--	--

fait de la cité une protection pour la Grèce et que c'est à elle seule qu'il revient, par nature, de diriger le peuple grec. Ensuite elle produit aussi comme un symbole de sa philanthropie.	discerne dans leur construction le grand esprit des bâtisseurs, les plaisirs raffinés de leurs habitants ! Toutefois parmi tous les autres édifices urbains d'une majesté et d'une magnificence particulièrement vénérables, viennent d'abord les églises et les lieux de culte...
---	--

La première déclaration d'Aristide, ἡ γὰρ τῆς χώρας ἡμῶν φύσις τῇ φύσει τῶν ἀνδρῶν συμβαίνουσα φανήσεται (« On verra que la nature de notre pays répond à la nature de ses habitants »), est très importante, surtout si nous la rapprochons de la valeur de cet auteur comme source de schémas rhétoriques pour ceux qui, au début de l'humanisme, s'essayaient aux éloges. C'est à partir de là que commence une description montrant comment la géographie de l'Attique elle-même a naturellement prédisposé les Athéniens à être à la fois des gens accueillants et capables d'exceller sur les autres peuples de la Grèce. Ce qui intéresse Aristide, c'est de démontrer comment dans l'ensemble, dans les affaires, mais aussi dans le site même de la ville d'Athènes, se manifeste cette philanthropie qui est par nature (*physis*) la qualité principale de l'ethos du peuple athénien.

Chez Brunni, d'autre part, on peut remarquer que la *prudentia* est la qualité du peuple de Florence qui, plus que tout autre, émerge en symbiose avec le site sur lequel se trouve la cité ; le terme revient en effet deux fois au superlatif dans le même paragraphe. Il faut souligner que l'une des causes de la grandeur de Florence réside précisément dans le fait d'avoir opté pour un emplacement bien sécurisé. L'insistance de Brunni sur le concept de *prudentia* pourrait aussi représenter le reflet de la politique défensive que Florence avait adoptée lors de l'ouverture des hostilités avec les Visconti, hostilités qui l'avaient poussée à abandonner un programme d'expansion de grande envergure. Donc, la *prudentia*, avec la *libertas*, entendue comme l'hostilité à toute forme de tyrannie, et la

beneficentia manifestée à l'égard des exilés – motif qui se trouve aussi dans le *Panathénaïque* –, forment le cadre de cette *humanitas* qui, selon Bruni, caractérise les gens de Florence²³. Le deuxième exemple brunien – *Que enim, Deus immortalis, domorum instructiones, que ornamenta! Quam magnus edificatorum animus in his instructionibus cernitur, quam magne eorum qui inhabitant delitie!* – montre la manière dont l'insistance sur la beauté et la proportion des monuments, dont la description couvre un certain nombre de paragraphes de la *Laudatio*, répond au même objectif, celui de refléter une particularité du caractère de la population de Florence (d'où la référence au fait que dans les bâtiments, on peut « apercevoir l'esprit des architectes ») : il s'agit du sens de la mesure, de l'amour pour l'harmonie et les proportions qui sera typique de la civilisation de la Renaissance, mais qui est déjà présent à l'état embryonnaire dans des textes du début du XV^e siècle.

Le dernier point que nous souhaitons analyser concerne les perspectives politiques et de propagande ainsi que leurs éventuelles limites. Le principal problème pour Aristide est de concilier l'idée d'une Athènes libre et supérieure à toutes les autres villes grecques avec celle de l'Empire romain de son temps. L'Athènes qu'Aristide loue est désormais dominée par Rome et toute l'histoire athénienne est lue dans l'optique téléologique de la réalisation de la *pax* étendue de la capitale à l'ensemble de l'Empire ; cela ne diminue pas du tout la supériorité d'Athènes, qui est en effet renforcée par le programme des empereurs philhellènes tels qu'Hadrien et Antonin le Pieux, qui avaient rétabli la supériorité d'une institution historique comme l'Aréopage, en lui confiant la gestion des prérogatives municipales les plus importantes. Comme l'a bien souligné Estelle Oudot, cette idée est d'autant plus claire si on lit le *Panathénaïque* en le confrontant avec un autre texte d'Aristide, l'hymne *À Rome*, célébration de la

²³ Pour le parallélisme *prudentia* / *philantropia* voir aussi Laurence Bernard-Pradelle, « L'influence de la Seconde Sophistique », art. cité, p. 382-383.

suprématie universelle de la capitale de l'Empire. Si Athènes a fondé la *paideia*, qui représente le point le plus élevé de la civilisation grecque, qui s'est manifestée de plusieurs façons et à plusieurs moments de l'histoire et qui constitue l'essence même de l'être grec, Rome a relevé son patrimoine culturel et a promu ses valeurs. Encore une fois, il s'agit de réaffirmer la devise *Graecia capta ferum victorem cepit*, dont Aristide était bien conscient et dont il faisait une raison de fierté pour lui-même et pour tout le monde grec²⁴. Mais l'Athènes du II^e siècle après Jésus-Christ dirigée par Rome est-elle vraiment le meilleur des mondes possibles ? En fait, dans le Panathénaïque on trouve un passage, comme l'a souligné Laurent Pernot au sujet de la technique rhétorique du discours figuré, dans lequel Aristide laisse son public apercevoir une faille dans l'« l'optimisme cosmique » dont les deux éloges sont remplis²⁵. Le passage traite le thème des honneurs spéciaux rendus aux Athéniens vaincus par les Macédoniens dans la bataille de Chéronée du 338 :

τοσοῦτον ἐτέρως ἢ πόλις πράττει τὰ νῦν ὅσον οὐ
πραγματεύεται. τὰ δὲ τῆς ἄλλης εὐδαιμονίας **μικροῦ δεῖν**
παραπλήσιά ἐστιν αὐτῇ τοῖς ἐπ' ἐκείνων τῶν χρόνων, ὅτ'
εἶχε τῆς Ἑλλάδος τὴν ἀρχὴν... ἐπὶ δὲ τῆς πάντα ἀρίστης
καὶ μεγίστης τῆς νυνὶ καθεστηκυίας τὰ πρεσβεῖα παντὸς
ἔχει τοῦ Ἑλληνικοῦ, καὶ πέπραγεν οὕτως ὥστε **μὴ**
ῥαδίως ἂν τινα αὐτῇ τὰρχαῖα ἀντὶ τῶν παρόντων
συνεῦξασθαι. (§§ 332-335)

Maintenant, la seule différence dans l'état de la ville est qu'elle ne participe pas aux affaires problématiques. Mais, pour le reste, elle est **presque aussi heureuse que** dans ces temps où elle détenait l'empire sur la Grèce [...]. Sous le seul empire existant aujourd'hui, qui est en tous cas le

²⁴ Estelle Oudot, « Le Panathénaïque », art. cité, p. 46-58.

²⁵ Laurent Pernot, « Aelius Aristides and Rome », dans William V. Harris et Brooke Holmes (dir.), *Aelius Aristides between Greece, Rome, and the Gods*, Leyde et Boston, Brill, 2008, p. 173-202, p. 191-193.

meilleur et le plus grand, Athènes a la priorité sur le reste de la lignée des Grecs, et elle est dans un tel état que **personne** ne préférerait **facilement** son ancienne condition par rapport à celle d'aujourd'hui.

Les deux expressions mises en évidence, surtout τὰ δὲ τῆς ἄλλης εὐδαιμονίας **μικροῦ δεῖν παραπλήσιά ἐστιν αὐτῇ τοῖς ἐπ' ἐκείνων τῶν χρόνων, ὅτ' εἶχε τῆς Ἑλλάδος τὴν ἀρχὴν**, « la ville est **presque aussi heureuse** que dans ces temps où elle détenait l'empire sur la Grèce », soulignent comment, en réalité, Athènes ne vit pas dans la meilleure condition du monde, puisque à présent l'ancienne grandeur a disparu et appartient à un passé qui n'est plus reproductible ; cela, toutefois, n'exclut pas qu'elle reste la plus importante des villes grecques et que, comme telle, elle mérite des honneurs et des bénéfices spéciaux, comme Aristide le souligne.

Quant à Bruni, Francesca Fontanella a récemment souligné à juste titre qu'il se référerait pour son éloge au modèle politique de la *res publica* et non de l'Empire²⁶. Il est indéniable en effet que Bruni rejette l'Empire et toute autre forme de tyrannie ; il le fait explicitement, en identifiant Jules César comme le responsable du déclin de la *libertas* typique de la république sénatoriale, ouvrant ainsi la voie à une tradition humaniste philo-républicaine qui trouve son sommet dans les *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio* de Niccolò Machiavelli. Cette conception politique est évidente dans un passage où est présente une *praeteritio* sur les crimes d'Auguste :

O Cai Cesar, quam plane tua facinora romanam urbem evertere ! Sed comprimam ipse me [...]. Et simul filium tuum eadem illa ratione preteribo [...]. Sed totum pretereo, neque eius lassam crudelitatem nec proscriptiones cedesque

²⁶ Francesca Fontanella, « Aspetti di storia della fortuna di Elio Aristide nell'età moderna », dans Paolo Desideri et Francesca Fontanella (dir.), *Elio Aristide e la legittimazione greca dell'impero di Roma*, Bologne, Il Mulino, 2013, p. 224-225.

innocentium civium neque prodicionem senatus neque adulteria stupraque eius memorabo. (§ 40)

Ô César, comme tes crimes ont profondément ébranlé la ville de Rome ! Mais je me maîtriserai [...]. Et je passerai aussi sur ton fils pour la même raison [...]. Mais je passe sur tout, et je ne rappellerai pas sa cruauté débridée ni les proscriptions et les assassinats de citoyens ni la trahison envers le sénat ni les adultères et les viols qu'il commit.

La république rêvée par Bruni n'est pas celle des Gracques, mais plutôt celle des Scipions, comme il le dit lui-même à un moment donné de son discours (§ 35), une république marquée par une politique d'empreinte oligarchique et avec des visées expansionnistes ; ce modèle correspond en fait à la Florence esquissée dans la *Laudatio*, dans laquelle est louée la constitution « mixte » de la ville²⁷, dirigée par le parti guelfe, appelé, non par hasard, parti des « optimates » :

Sed ex omnibus magistratibus, qui multi atque amplissimi in hac urbe sunt, nullus neque illustrior [...] quam optimarum partium duces [...]. Hic magistratus [...] positus est enim quasi in vigilia quadam atque custodia, ne res publica e curriculo a maioribus observato deflectat, neve ad homines diversa sentientes administratio rei publice deferatur. Quod igitur Rome censores, Athenis areopagite, Lacedemonie ephori, hoc sunt in florentina civitate guelforum duces, id est ex his civibus qui bene de re publica sentiunt, primari viri electi ad rem publicam tuendam. (§§ 84, 87)

Mais parmi tous les magistrats qui sont nombreux et très importants dans cette ville, il n'en est pas de plus illustre [...] que les chefs du meilleur parti [...]. Cette magistrature [...] fut en effet placée en quelque sorte comme un vigile ou comme une sentinelle pour que la République ne dévie pas de la route tracée par les anciens, et pour que

²⁷ L'influence de la théorie d'Aristote concernant la constitution mixte sur l'idéologie politique de Bruni, qui ressort des œuvres comme la *Laudatio* et l'*Oraison à Nanni degli Strozzi*, a été analysée par James Hankins : « Rhetoric, History and Ideology », art. cité, p. 170-178.

l'administration de la République ne soit pas confiée à des hommes ayant des avis divers. Comme il y eut à Rome des censeurs, à Athènes des aréopagites, à Lacédémone des épheures, il y a dans la cité de Florence les chefs du bon parti, c'est-à-dire des hommes de premier rang élus pour protéger la République parmi les citoyens qui ont des bons sentiments politiques.

On peut en déduire que la vision de Bruni envisage la possibilité qu'il existe des *primi inter pares* et qu'il s'agit précisément des chefs de la partie guelfe de la ville. C'est pourquoi on peut évoquer l'hypothèse d'un idéal aristocratique de la politique florentine, qui était en réalité dirigée par les familles les plus puissantes – et ce n'est d'ailleurs pas par hasard qu'il cite les Aréopagites pour Athènes, attendu qu'il avait sous ses yeux le discours d'Aristide au moment de la composition de son éloge. Quand il écrivit les *Constitutions de Florence*, en 1439, Bruni s'efforça de penser l'autonomie de Florence en accord avec l'*imperium* (le *reggimento*) des Médicis, exactement comme Aristide plusieurs siècles auparavant avait essayé de préserver l'idée de l'indépendance d'Athènes dans un monde dominé par un seul seigneur.

Par ces derniers exemples, nous pouvons voir combien l'idéalisation des formes politiques tant chez Aristide que chez Bruni se heurte à un moment donné à la réalité historique, dans laquelle la liberté et l'indépendance sont remises en question par des pouvoirs supérieurs, que ce soit l'Empire romain ou la Seigneurie des Médicis.

En conclusion, nous avons essayé de montrer combien l'œuvre d'un auteur éloigné dans le temps, mais redécouvert par l'humanisme ainsi que d'autres importants auteurs de la littérature grecque, a contribué à fournir à un intellectuel tel que Leonardo Bruni les outils pour lire et décrire, *mutatis mutandis*, la réalité qui lui était contemporaine. Il ne s'agit pas juste d'une réutilisation des schémas rhétoriques ou des *topoi* aptes à embellir un discours, mais de l'emploi d'un texte

ancien en tant que « maître » de civilisation et de pensée. C'est ce qu'on peut bien comprendre par la comparaison entre le *Panathénaïque* d'Aristide et la *Laudatio* de Bruni, qui sont tous deux des éloges rédigés à partir de deux réalités historiques spécifiques et destinés à devenir tout de suite, pour ceux qui composèrent ensuite des œuvres similaires, des classiques à imiter.